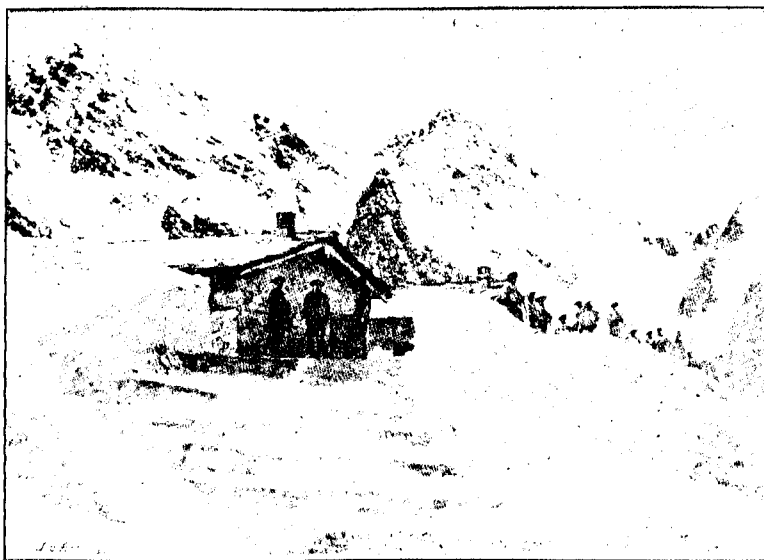




Chasseur alpin avec son sac en tenue de campagne



Escalier de neige et de glace aux barraquements de la Turra



Une pièce de montagne portée à dos d'homme

LES CHASSEURS ALPINS

Le capitaine Deberle désignait, au loin, la montagne blanche où il rêvait (victoire pacifique ! d'arborer quelque lambeau d'étoffe comme réponse à l'étranger !

—Un drapeau ! sur le pic ! Là-bas ! Crâne idée, capitaine !

Les Alpains, accroupis, s'étaient levés joyeux et regardaient le pic qu'avait désigné Duberle. Il dominait tout le pays. C'était le géant de ce coin des Alpes. Le fort italien paraissait—disait le chasseur Orthegaray riant—en *sous-sol* à côté de lui. Ah ! oui, par exemple, ce serait superbe, et brave, et bien français, un drapeau tricolore planté là !

—Fameux, ça, capitaine !

—Il a des trouvailles à lui, le capitaine Duberle !

—Un fier homme !

—Et capable d'aller planter le drapeau lui-même !

—Oh ! un drapeau là, oui, ils rageraient, les *macaronis* !

—Le fort Margherita n'est qu'à 2,100 mètres un peu moins que le mont Piagu... : la Valetta en a 2512 !

Le pic se dressait incandescent, insolemment blanc, dans le bleu du ciel, et c'eût été une héroïque et folle réplique aux Alpains, de voir apparaître tout à coup, dans la claire lumière de là-haut, les trois couleurs françaises, le drapeau de la Patrie. Mais il était bien loin, le pic, et il fallait des heures pour atteindre le sommet, qu'avec le mensonge de la perspective il semblait qu'on pût gravir en un quart d'heure.

—Et puis on n'avait pas de drapeau !

—Oh ! dit Orthegaray, le petit Basque, si on voulait : d'en faire un, ça ne serait pas difficile !

—Et comment t'y prendrais-tu ? demanda Deberle.

—Me faites-vous crédit de dix minutes, mon capitaine ?

Deberle s'était mis à rire, répondant par un geste qui signifiait *certainement*, et Orthegaray s'éloigna, rejoignant ses camarades, avec qui le capitaine le vit, un moment, causer avec animation, groupe d'hommes s'éloignant ensuite et disparaissant derrière les sapins.

Au loin, le tricolore italien flottait toujours dans la clarté, fièrement, avec des coups de canon intermittents qui l'appuyaient pour le saluer, pour bien affirmer sa présence orgueilleuse, là, devant ces Français. Moins d'un quart d'heure après, le capitaine voyait revenir Orthegaray et ses camarades portant, au bout d'une haute branche de sapin fraîchement coupée, un drapeau tricolore aux couleurs de France, improvisé et cousu par les soldats : le rouge fait d'un lambeau de flanelle garance, le blanc d'une large serviette de la cantine, et le bleu d'une des ceintures de laine des Alpains.

—Voilà, mon capitaine, dit Orthegaray, en plantant dans l'herbe verte le tronc taillé en pointe, frais et comme saignant, du sapin.

Le drapeau flottait, claquait au vent, gai, clapotant comme une bannière de fête.

Et Deberle regardait avec une sorte de joie orgueilleuse. Ils ne l'apercevaient pas, du point où il était, les Italiens ; mais, comme *ils* le verraient s'il apparaissait, là-haut, tout à coup, sur le pic de neige !

—Est-ce solide au moins ? demanda le capitaine.

—Si c'est solide ! fit le Basque. Cousu par le cordonnier. Aussi solide qu'une paire de souliers !

—Eh bien ! s'écria Deberle en élevant la voix, qui de nous le plantera sur la cime du Valetta, mes enfants ?

Toutes les voix, ces voix mâles, gutturales, répondirent : "Moi ! moi !" joyeusement, comme s'il se fut agi d'une partie de plaisir. Mais Orthegaray, après avoir laissé dire, ajouta :

—Il me semble, mon capitaine, que ça devrait être celui qui a eu l'idée de la chose !

—Certainement, fit Deberle : c'est trop juste, mon garçon !

Les yeux allumés, aussi résolu que s'il fut allé au feu, le petit Basque jeta en l'air son béret, qu'il rattrappa et fit tourner joyeusement, puis empoigna la branche de sapin d'une main robuste, et, le drapeau improvisé au-dessus de sa tête, il l'agita dans le vent en disant :

—Merci, capitaine !

—*Harri*, Orthegaray ! répondit Deberle en jetant au soldat le cri basque.

Et les camarades lui souhaitant bonne chance, Orthegaray partit, redressant sa petite taille, emportant les couleurs qu'il serrait contre lui, fièrement.

—Les braves gens ! songeait leur chef.

* *

Ils montraient là, dans cette sorte de riposte à la bravade italienne, le même élan, la même ardeur joyeuse qu'ils eussent mis à entrer en bataille si le clairon eût sonné la charge. Dans cette espèce de duel enfantin où seul, était en jeu l'amour-propre de deux troupes côtoyant le même précipice à travers la frontière, ils déployaient le même zèle, les mêmes vertus de patriotique émulation qu'un jour de combat. Ils bondissaient sous les défis comme ils l'eussent fait sous les balles. Drapeau contre drapeau, et le sentiment de la lutte était aussi surexité que dans un corps-à-corps en pleine mêlée.

Deberle ne pouvait s'empêcher de constater devant ses lieutenants cet esprit de vanité, en quelque sorte chevaleresque. Et les officiers, maintenant, s'enflammaient, à l'idée de voir bientôt à cette altitude flotter comme une réponse palpable, vivante presque, le tricolore des Alpains de France.

Il fallait du temps pour qu'Orthegaray atteignît le sommet. De temps à autre Deberle regardait, du côté de l'Italie, les couleurs de Savoie, puis, la lorgnette à la main, interrogeait les pentes du pic. Rien ; on ne distinguait rien au flanc du mont, dans la neige que dorait maintenant le soleil. Le capitaine, les lieutenants échangeaient, à de courts intervalles, des propos

brefs, un peu nerveux. Loin d'eux, assis ou debout, les regards tournés vers la Valetta, les Alpains guettaient l'apparition du camarade, trouvant, eux aussi, qu'elle tardait bien,

—Il y a peut-être un accident, disait Deberle, en tenant sa montre.

—Cette hampe de sapin, c'est lourd !

—Et un coup de vent dans le drapeau peut jeter l'homme à bas !

—Oh ! ne craignez rien ; il aura roulé les étoffes autour du tronc d'arbre !

—Puis il a le talon basque, ajoutait le capitaine, pour se rassurer et rassurer les officiers.

Tout à coup un grand cri de joie sortit de ces poitrines jeunes, et les soldats, ceux qui étaient assis, se levant brusquement, d'instinct battirent des mains. Là-bas, au versant du pic, grimant sur une arête perchée, un point mouvant, une sorte de fourmi noire se montrait sur la blancheur crue de la neige. Un homme était là-bas ; oui, ce petit point aperçu, deviné par les soldats, c'était un homme qui, lentement, péniblement, gravissait la pente. Deberle et les lieutenants fixaient sur lui leurs lorgnettes. Orthegaray s'appuyait, en la fichant dans la neige, sur la hampe du drapeau comme sur un alpenstock. Il avait passé son bâton en travers de son épaule et son point d'appui, c'était le tronc même, le tronc de sapin autour duquel en effet, pour se garantir contre le vent, il avait enroulé et ficelé sans doute les trois couleurs.

Deberle eut un soupir de soulagement, et, la jumelle aux yeux, il regardait la petite fourmi monter, monter, portant cette espèce de fétu qui était le drapeau. De temps à autre, le capitaine interrogeait l'horizon. Oui, le soleil baissait ; mais avant le soir Orthegaray aurait atteint le sommet du pic, et le drapeau déployé répondrait, par ses clapotements, à l'aubade de la batterie italienne.

* *

Là-bas, Orthegaray devait évidemment grimper avec la précision mathématique, la lenteur sûre et voulue des montagnards. Cependant, il semblait au capitaine que le soldat ne bougeait pas. L'homme paraissait maintenant s'être assis, accablé peut-être. Puis, au bout d'un moment, Deberle se rendait compte qu'Orthegaray avait repris sa marche et gagné du terrain.

Les canons italiens redoublaient leur tir, comme si les officiers commandant les artilleurs eussent, de leur côté, aperçu le champion de France et voulu le narguer par des salves nouvelles.

Il s'était fait, sur le plateau de l'Alpe, un grand silence instinctif, solennel, presque religieux. Les soldats, eux aussi, regardaient l'horizon, voyant tomber le soir, l'ombre monter des fonds devenus plus confus, et se demandant anxieusement si le camarade, là-bas, arriverait avant le crépuscule.